

Quelqu'un pour qui danser

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour
tous pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2023

Couverture réalisée par Ntetembua

ISBN 979-10-95023-51-7

Mon vieux, il est temps de rentrer...

Avec une moue désabusée, Vincent Mendez enfouit son téléphone portable dans la poche intérieure de sa veste et recule sa chaise pour se lever. La salle du bar dans lequel il fait depuis plusieurs heures semblant d'être vivant s'est bien vidée. Le brouhaha des conversations s'est calmé, en même temps que les interpellations joyeuses. Ne subsistent que les rires gras des piliers de comptoir. Pas le son le plus agréable qui soit.

Le temps de régler ses deux pintes et de grommeler un « Bonsoir » auquel personne ne répond, il se retrouve dehors, sur le trottoir. L'air frais lui saute au visage et il marque un temps d'arrêt, perdu dans ses pensées.

46 ans. Il a eu 46 ans aujourd'hui. C'est pour ça qu'il est venu dans ce bar : pour fêter son anniversaire. Enfin, fêter... Façon de parler ! Parce que, franchement, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à célébrer là-dedans ? C'est quand même le début d'une pente sacrément savonneuse vers la cinquantaine. Autant dire la fin des haricots.

Une fois que ce cap-là sera passé, qu'est-ce qu'il pourra bien attendre de la vie ? Déjà que pour l'heure, elle n'a rien d'enthousiasmant... Ce n'est pas pour rien qu'il s'est retrouvé dans ce fichu bar : c'était ça ou passer la soirée seul chez lui.

Eh oui, seul. Ce soir comme tous les autres. Même pas un colocataire, même pas un chien. Même pas un rat. Rien. Nada. Un vide que rien ne peut combler. Surtout pas les streams¹ à rallonge devant lesquels il s'abrutit soir après

¹ Émissions en direct sur Internet : parties de jeux vidéo, séances de dessin, discussions... au cours desquelles les spectateurs peuvent interagir par écrit via un chat.

soir.

Comme chaque année, il a eu droit à un coup de fil de ses parents et un autre de sa sœur. Aucun n'a duré plus de dix minutes : il n'a rien à raconter et ses interlocuteurs finissent toujours par se lasser de ses réponses laconiques.

— T'as quand même prévu quelque chose pour ce soir, non ?

Le ton péremptoire de sa sœur Amélie lui a fait un drôle d'effet. Remué une gêne enfouie. Celle de ne pas être dans la norme. Alors, il a répondu ce qu'il pouvait faire de plus approchant de la norme en question.

— Je vais boire un verre avec des potes.

— Ah ben voilà, c'est bien !

Satisfaite, son interlocutrice lui a souhaité une bonne soirée avant de mettre fin à la conversation. Heureusement qu'elle ne l'a pas interrogé sur ces fameux « potes », parce qu'il aurait bien été en mal de lui répondre !

D'ailleurs, si elle n'a pas posé de question, c'est sans doute parce qu'elle ne l'a cru qu'à moitié. Voire pas du tout...

Il est tard et la rue est presque vide. C'est vrai qu'on est en milieu de semaine. Le cinéma devant lequel il passe est l'un des rares endroits éclairés. Mais on dirait bien que la dernière séance vient de se terminer : de petits groupes de gens sortent du bâtiment, s'attardant sur le trottoir avant de s'éparpiller dans toutes les directions.

Trop de personnes à contourner ; Vincent préfère traverser pour rejoindre le trottoir opposé. De toute façon, c'est par là, dans une rue adjacente, qu'il a garé sa voiture.

Dès qu'il est assis derrière son volant, il se débarrasse une fois pour toutes de sa cravate, dont il a desserré le nœud en début de soirée. Pas fâché de pouvoir se délivrer de cet accessoire que son employeur lui impose d'afficher au quotidien. Symbole archaïque s'il en est. De quoi, d'ailleurs ? De virilité ? De sérieux ? À cette idée, un ricanement lui échappe : si les porteurs de cravates étaient

tous des gens bien, ça se saurait !

La bouche sèche, il se penche et farfouille au pied du siège passager. Une bouteille d'eau doit traîner quelque part, mais où ? Quand enfin il la sent du bout des doigts, il la saisit et avale de longues gorgées. Puis il se frotte le visage à deux mains, grimaçant au contact de sa barbe qui lui râpe les paumes.

Allez, c'est parti !

La perspective de rejoindre son appartement ne l'enthousiasme pas, mais il n'a rien de mieux à faire. Et de toute façon, il y a bien longtemps que plus rien ne le motive vraiment. Alors, il agit comme toujours : de façon mécanique.

La voiture démarre sans problème, mais il n'est pas dans le bon sens pour repartir. Alors, il s'attelle à faire demi-tour. Pas si simple dans cette rue étroite où des véhicules sont garés des deux côtés. Malgré la direction assistée et le radar de recul, il doit s'y reprendre à plusieurs fois.

Enfin, il rejoint la rue principale. Celle du cinéma.

Prudent, il inspecte l'avenue des deux côtés avant de s'engager. Même s'il n'a bu que deux pintes, pas sûr qu'il soit dans les clous en cas de test d'alcoolémie. Il ne faudrait pas qu'il ait un accident...

Ça, ce serait un sacré cadeau d'anniversaire !

Ricanant de sa propre blague, il démarre et s'engage doucement sur l'artère. Il n'y a pas un véhicule à l'horizon ; le trajet s'annonce tranquille. Détendu, il ouvre à demi sa fenêtre pour profiter de la fraîcheur de la nuit et cherche dans son autoradio la playlist qui va l'accompagner jusqu'à sa destination. Le regard sur l'écran, le pied léger sur l'accélérateur, il surveille la rue du coin de l'œil quand un grand coup sur sa carrosserie le fait piler.

Qu'est-ce qui se passe ?

Sa voiture à l'arrêt au milieu de la rue vide, Vincent jette des regards tout autour de lui. Rien. Rien de particulier. Juste quelques passants sur le trottoir. Pourtant, il n'a pas rêvé ce bruit. Histoire d'en avoir le cœur net, il coupe le moteur, serre le frein à main et ouvre sa portière. À peine a-t-il mis un pied dehors qu'il distingue une longue chevelure brune devant son capot.

Merde !

Le temps qu'il contourne l'avant de sa voiture, la personne qui se trouve sous les cheveux s'est relevée. L'air un peu sonné, elle s'appuie des deux mains sur le véhicule.

— Ça va ? s'inquiète-t-il. Je... Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne vous ai pas vue. Mais vraiment pas du tout !

La jeune femme lève une main en signe d'apaisement.

— Ça va, ne vous inquiétez pas.

— Ben... Quand même. Je vous ai renversée, non ?

Un malaise de plus en plus grand s'empare de lui. Il ne comprend rien à ce qui s'est passé : il n'a pas bu au point de ne rien maîtriser ! Pourtant, l'évidence est là : il l'a heurtée.

Tandis qu'elle semble se remettre lentement de ses émotions, il la dévisage, inquiet. Elle est jeune. Une vingtaine d'années sans doute. Peut-être moins. Ses cheveux encadrent un visage ovale aux traits fins. Il ne distingue pas bien la couleur de ses yeux, mais ils lui paraissent foncés.

— Vous êtes sûre que ça va ? s'inquiète-t-il lorsqu'une grimace déforme la bouche de la jeune femme.

L'intéressée secoue la tête.

— J'ai dû me fouler la cheville. Mais ne vous en faites pas pour ça, j'ai l'habitude. Des années de danse, précise-

t-elle devant son air dubitatif. On se blesse forcément.

Le regard de Vincent descend sur ses pieds chaussés de sneakers. Clairement, elle ne pose pas vraiment le droit : elle en maintient le talon légèrement surélevé.

— Vous permettez que je regarde ? demande-t-il en s'accroupissant.

Son interlocutrice lève les sourcils.

— Vous êtes médecin ?

— Non, admet-il. Mais...

— Laissez tomber. Je vais rentrer chez moi.

Et elle se baisse pour ramasser son sac à main, qu'elle remet vite à son épaule. Mais dès qu'elle fait un pas pour s'éloigner, un cri de douleur lui échappe.

Vincent se précipite et la prend par la taille pour la soutenir.

— Ça a l'air plus grave que vous ne le pensez. En tout cas, vous ne pouvez pas marcher. Montez dans ma voiture ; je vous emmène.

La jeune femme se mord la lèvre, manifestement tiraillée. Ses mâchoires qui se crispent et son front qui se plisse par intermittence attestent de la douleur qu'elle ressent. Il est clair que rentrer chez elle par ses propres moyens n'est pas possible. Mais peut-elle faire confiance à cet inconnu ? Que se passera-t-il une fois qu'elle sera dans son véhicule ? En même temps, à cette heure tardive, elle ne voit pas bien qui elle pourrait appeler à l'aide : Jules, son meilleur ami, n'est pas en ville.

Elle tente de nouveau un appui sur son pied blessé, mais la douleur qui irradie dans son mollet l'arrête tout de suite.

— OK, dit-elle en soupirant.

Soutenue par l'homme, elle s'approche de la portière passager, qu'il lui ouvre en grand, lui laissant le soin de s'asseoir seule sur le siège avant de refermer la porte.

Le temps de faire le tour de sa voiture par l'arrière, de monter à son tour à l'intérieur et de boucler sa ceinture, il

se tourne vers sa passagère.

— Vous m'indiquez l'adresse ? dit-il, le doigt sur l'écran de son GPS.

— Pas la peine, je vais vous guider, ce sera plus simple.

Elle a parlé sans le regarder. Un instant décontenancé, Vincent finit par comprendre. Ce n'est pas une question de facilité, mais de principe de précaution : elle préfère ne pas lui donner cette information. Après tout, elle est blessée et ils sont seuls tous les deux au beau milieu de la nuit dans des rues désertes. Ce n'est pas la situation la plus rassurante qui soit.

— Détendez-vous, dit-il doucement. Je ne vais pas vous agresser. Je veux juste m'assurer que vous rentrez bien chez vous. Mais vous avez raison, vous pouvez me guider. Alors, dites-moi, quelle direction ?

— Tout droit, jusqu'au deuxième feu rouge. Là, il faudra prendre à droite.

Est-ce une impression ? Elle a l'air plus détendue. Satisfait, il démarre.

Maintenant, fais gaffe ! S'agit pas de faire encore une connerie !

— Vous n'allez peut-être pas me croire, mais je ne vous ai vraiment pas vue tout à l'heure. Je suis désolé...

— Vous n'y êtes pour rien, le coupe-t-elle. C'est moi. J'ai traversé sans regarder.

— Vous n'avez pas eu de chance, alors ! Je devais être le seul automobiliste à des dizaines de mètres à la ronde. Vous étiez pressée ?

La jeune femme se détourne vers la fenêtre.

— On va dire ça, marmonne-t-elle.

Vincent n'insiste pas. Après tout, elle n'est pas obligée de lui répondre. Ni de lui raconter sa vie. En aurait-il envie, lui ? Non ! Alors, il la laisse tranquille.

Après avoir tourné à droite comme elle le lui avait indiqué, ils se retrouvent dans une zone de travaux. Les feux de circulation alternée clignotent ; il s'engage. La chaussée a été creusée d'une bonne dizaine de centimètres

et la secousse, lorsque la voiture descend cette marche, arrache une nouvelle exclamation de douleur à sa jeune passagère.

— Désolé, grogne-t-il.

Elle ne dit rien, se contentant de hocher la tête avant de se baisser pour jeter un œil à sa cheville. Celle-ci a presque doublé de volume et la douleur devient lancinante. L'inquiétude en elle grandit. Ça a l'air plus grave que d'habitude. Et si elle avait quelque chose de cassé ? Cette pensée la fait soupirer. Un peu bruyamment, semble-t-il, puisque son chauffeur s'inquiète.

— Vous êtes sûre que ça va aller ? Vous ne voulez pas que je vous amène aux urgences, plutôt ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Vous voulez attendre demain pour voir un médecin ? Et comment vous allez faire si vous ne pouvez pas marcher ? Il y a quelqu'un qui peut vous aider chez vous ? Qui peut vous conduire ?

La jeune femme fronce les sourcils. Non, il n'y a personne chez elle puisqu'elle vit seule. D'ailleurs, elle se demande bien comment elle va pouvoir monter ses trois étages sans ascenseur avec une jambe qui la fait souffrir. Son chauffeur a raison : il faudrait qu'elle aille aux urgences. Ne serait-ce que pour en repartir avec une paire de béquilles. Mais...

— Je ne veux pas aller à l'hôpital ! déclare-t-elle, catégorique.

La véhémence de son ton surprend Vincent. Pourquoi une telle insistance ?

— Mais vous allez faire comment ?

Sans réponse de sa passagère, il met son clignotant et s'arrête sur le bas-côté.

— Faites voir ! exige-t-il.

Après avoir allumé le plafonnier, il se penche dans l'habitacle. Même pas besoin de remonter le bas du jean de la jeune femme : il est perceptible au premier coup d'œil que sa cheville a considérablement enflé. À se demander comment elle va bien pouvoir enlever son pantalon.

L'homme n'hésite plus.

— Vous ne pouvez pas rester comme ça, il faut voir un médecin. Je vous emmène aux urgences.

Son ton est sans appel et il a déjà redémarré.

À côté de lui, la jeune femme se tait, saisie par l'angoisse. Elle la reconnaît bien, à cette façon qu'a son ventre de se rétracter, ses mains de devenir moites. Pâle, les yeux papillonnants, elle tâche de se raisonner. Cet inconnu a raison : elle doit se faire ausculter. La douleur est trop vive, l'enflure trop importante. Si elle sollicite sa cheville dans cet état, qui sait comment cela pourra bien finir ? Et si elle ne pouvait plus danser ?

À cette seule pensée, sa respiration se coupe. C'est la danse qui lui a permis de se trouver, de s'épanouir. Sans elle, comment sa vie aurait-elle évolué ? L'arrêter n'est pas envisageable. Elle doit se faire soigner.

Je peux le faire...

N'empêche que la perspective de se rendre à l'hôpital la terrifie. Qu'est-ce qui va se passer cette fois ?

L'homme au volant est à mille lieues de pouvoir

imaginer les pensées qui se bousculent dans la tête de sa passagère. Il veut juste faire au mieux, se sentant sans doute coupable de ce qui lui est arrivé. Alors que franchement, il n'y est pas pour grand-chose. Si elle n'était pas partie d'un coup sans regarder devant elle, rien ne serait arrivé.

Du coin de l'œil, elle observe son chauffeur. Des cheveux bruns, grisonnants sur les tempes : il doit avoir une petite cinquantaine. Il est vêtu d'un costume bleu marine sur une chemise blanche, porte des richelieus noirs : un vrai stéréotype d'employé de bureau ! Lui revient en mémoire ce qu'elle a aperçu sur le siège de la voiture avant de se laisser tomber dessus. Sur le coup, ça ne lui a pas paru évident, mais ça devait être une cravate.

L'homme a les traits tirés. Arrive-t-il du travail ? À près de 2 h du matin, c'est peu probable, mais qui sait ? C'est bien son cas à elle !

Peut-elle lui faire confiance ? C'est à peu près la seule question qui mérite d'être posée, mais il est bien difficile de lui trouver une réponse. Son aspect passe-partout peut tout recouvrir : le pire comme le meilleur.

— Où est-ce que vous m'emmenez ?

Vincent se tourne, les sourcils levés, vers sa passagère. Les urgences, elle ne sait pas ce que c'est ?

— Dans quel hôpital, je veux dire.

— À Purpan. C'est le plus proche.

La jeune femme ne dit rien. Il lui trouve un air tendu, alors il tente de la rassurer.

— Ne vous inquiétez pas, je vous ramènerai chez vous après.

— Vous savez, ça risque de prendre des heures. Vous feriez mieux de me déposer et de rentrer chez vous. Vous devez travailler, demain.

L'homme hausse les épaules. Son métier n'a pas l'air d'être une priorité. En tout cas, il n'insiste pas et le trajet se continue en silence.

À cette heure-ci, les rues sont vides. Même la rocade toulousaine. On est bien loin des difficultés de circulation et des multiples ralentissements qui ponctuent la vie des habitants de l'agglomération pendant la journée. Alors, il ne leur faut pas bien longtemps pour atteindre le bâtiment des urgences.

Vincent s'arrête sur le dépose-minute. Il descend de voiture et en fait le tour. Lorsqu'il arrive de l'autre côté, sa passagère a déjà ouvert la portière et se tourne sur le siège pour poser son pied gauche par terre : à voir l'état du pied droit, il vaut mieux éviter de l'utiliser. Une fois debout, elle sautille sur le côté et replace la lanière de son sac à main sur son épaule. Le quadragénaire claque la portière et verrouille son véhicule.

— Appuyez-vous sur moi, dit-il en lui présentant son épaule gauche. Ce sera plus facile.

La jeune femme hésite. Derrière les portes vitrées, elle discerne le hall. Vide. Immense. La perspective de se déplacer là-dedans à cloche-pied sans aide n'est pas réjouissante.

— Allez, insiste-t-il, on y va.

Et sans plus de cérémonie, il s'empare de sa main droite, qu'il place sur son épaule, avant de la prendre par la taille.

Quand faut y aller, faut y aller...

Une fois à l'intérieur, ils doivent se diriger vers l'ascenseur : les urgences sont au niveau du dessus.

De nouveau un hall. Mais plus animé cette fois. Des gens font les cent pas. D'autres sont assis. Plusieurs personnes patientent à l'accueil. Vincent et la jeune femme s'ajoutent à la file.

— C'est bon, vous pouvez y aller, maintenant, dit-elle.

— Pas question. Je ne vous lâche pas comme ça.

Elle lui fait alors face et plante un regard déterminé dans le sien. Le menton relevé, elle ne le lâche pas de ses yeux bleu foncé.

— Je préfère être seule.

Son ton est ferme, même si elle achève sa phrase dans un murmure. Le cœur de Vincent se serre. Lui, la perspective de se retrouver seul dans son appartement ne lui fait pas spécialement plaisir. Là, au-delà du fait de se sentir coupable de la blessure de la jeune femme, il a la sensation de lui être utile. De faire quelque chose de bien.

Pour une fois ! Ça n'arrive pas si souvent...

Mais il ne veut pas s'imposer non plus. Peut-être que c'est plutôt d'intimité qu'elle a besoin. Alors, il finit par hocher la tête.

— OK. Je ne vous accompagne pas plus loin. Dès que vous êtes prise en charge à l'accueil, je vous laisse. Mais j'attendrai là, dans le hall, que vous ayez fini, et je vous ramènerai chez vous. J'y tiens, précise-t-il, la voyant prête à rétorquer.

La jeune femme le jauge encore une seconde avant d'acquiescer, puis de détourner le regard. Et c'est sans doute idiot, mais tout à coup, il se sent bien. Content d'être là.

L'attente est longue, pourtant, et pénible, comme toujours dans ces circonstances, surtout à cette heure de la nuit. De temps en temps, une porte s'ouvre. Des gens se dirigent vers la sortie. Retrouvent des proches qui les attendaient.

— Papa !

Le cri soulagé d'une jeune femme lui fait tourner la tête. Elle a une minerve autour du cou, un plâtre au poignet, et lorsqu'un homme bien plus âgé qu'elle la prend dans ses bras avec délicatesse, des larmes se mettent à couler sur ses joues. Vincent ne comprend pas la teneur des murmures du père, mais leur tonalité est universelle : c'est celle d'un parent qui console son enfant.

Devant cette scène, il se sent vaciller. Depuis quand n'a-t-il plus joué ce rôle avec sa fille ?

Enfin, c'est le tour de la jeune femme. Elle s'appuie sur le comptoir et Vincent la lâche avant de s'éloigner, la laissant seule pour répondre aux questions et faire les formalités d'entrée.

— Votre carte Vitale, s'il vous plaît. Et de mutuelle.

Fébrile, la jeune femme doit s'y reprendre à plusieurs fois avant d'arriver à ouvrir son sac à main et en extraire les documents demandés. Son cœur bat fort lorsqu'elle les tend à la femme de l'autre côté du guichet. Celle-ci s'en saisit d'un geste automatique, le regard rivé sur son écran. Elle a les traits tirés. Sans doute la fatigue. Pour l'heure, il n'y a pas grand monde dans le hall. Personne ne fait la queue derrière. Mais qui sait comment s'est passée la soirée ? Depuis quand cette femme voit-elle défiler devant elle des gens en souffrance ?

Lorsque l'employée baisse les yeux sur les cartes qu'elle a posées sur son bureau devant elle, elle marque un temps d'arrêt. Relève la tête vers la jeune femme qui lui fait face et la dévisage quelques secondes avant de lui adresser un regard de connivence.

— Il va falloir mettre vos documents à jour, dit-elle simplement avant de se tourner vers son clavier pour saisir les informations nécessaires au dossier.

La jeune femme hoche la tête, incapable de répondre. Partagée entre soulagement et irritation. Elle le sait bien, qu'il faut actualiser ces papiers. Les démarches sont en cours. Mais ce n'est pas si simple ! Enfin, pour l'heure, ce qui compte, c'est qu'on l'a acceptée. Une grande inspiration la libère de toutes les tensions accumulées depuis que son chauffeur a pris la direction de l'hôpital.

Jusqu'à ce qu'elle se rappelle que le bureau d'accueil

n'est que la première étape du parcours.

Alors qu'instinctivement, elle pose le pied droit au sol pour soulager sa jambe gauche, une grimace et un gémissement lui échappent. La femme lui jette un regard interrogateur.

— Je me suis foulé la cheville, explique-t-elle. Ou cassé, je ne sais pas. Je ne peux pas m'appuyer dessus.

— Je vais vous faire amener un fauteuil roulant.

Et avant qu'elle ait pu décider s'il valait mieux remercier ou refuser, l'autre s'est emparée d'un téléphone.

Le temps que les formalités se terminent et qu'on lui rende ses papiers, une personne arrive avec le fauteuil demandé. Elle aide la jeune femme à s'installer, puis la conduit auprès des portes battantes qui séparent le hall de la zone d'auscultation.

— On vous appellera bientôt, dit-elle en la quittant d'un sourire.

La jeune blessée papillote des yeux, les mains crispées sur son sac. La douleur, dans sa cheville, est toujours aussi forte, mais plus que ces élancements, ce qui lui compresse la poitrine, c'est l'angoisse. Si seulement tout cela pouvait être déjà fini ! Si seulement elle pouvait être de retour chez elle...

Son regard inquiet fait le tour des lieux. La personne qui était devant elle au guichet attend toujours qu'on s'occupe d'elle, mais les autres sont manifestement des accompagnants qui attendent des nouvelles de leur proche. L'homme qui l'a conduite est là aussi, penché en avant, les coudes posés sur ses genoux. Doit-elle se réjouir de le voir l'attendre ? C'est tellement... déconcertant. Ils ne se connaissent ni d'Ève ni d'Adam, et pourtant, il est là. Mû par la culpabilité peut-être, mais pas seulement. Sûrement par la gentillesse aussi.

Sentant sans doute son regard sur lui, l'homme relève la tête. Il lui adresse un sourire encourageant qu'elle lui rend à peine, trop stressée pour laisser ses lèvres vraiment

s'étirer.

Les portes à côté d'elles claquent et une infirmière se dirige vers l'accueil. La personne qui est au guichet lui tend des papiers.

— Monsieur Primal ?

L'homme qui précédait la jeune femme pour les formalités d'admission se lève de sa chaise et rejoint l'infirmière. Tous deux disparaissent derrière les portes battantes.

La prochaine fois, ce sera son tour.

Ses mains moites s'agrippent l'une à l'autre, son rythme cardiaque s'accélère, l'air peine à se frayer un passage dans sa gorge nouée...

Je ne veux pas qu'on m'appelle ! Je ne veux pas qu'on m'appelle !

La peur, rampante, envahissante, se déploie en elle. La perspective de passer de l'autre côté de ces portes qui font trembler l'air autour d'elle à chaque passage l'amène au bord de la panique. Alors, quand de nouveau l'infirmière se présente au bureau d'accueil, elle ferme les yeux, respiration coupée. Cette fois, son nom va résonner dans le hall. Mais c'est la voix de l'employée derrière son guichet qui s'élève doucement : en même temps qu'elle lui tend les papiers, elle s'adresse à sa collègue.

— C'est la jeune fille dans le fauteuil.

À ces mots, tout juste audibles, elle rouvre les yeux, les narines frémissantes. Les deux femmes, là-bas, l'observent, puis l'infirmière s'approche, un sourire bienveillant aux lèvres.

— Je vous emmène, dit-elle simplement en s'emparant des poignées du fauteuil.

Ça y est, le chuintement des portes s'éteint derrière elles. Maintenant, il va falloir affronter le médecin.

Dans le box où on lui a demandé d'attendre, la jeune femme s'oblige à respirer plus lentement et plus profondément, à abaisser ses épaules que l'anxiété fait

invariablement remonter.

Jusque-là, ça va...

Après tout, elle est dans un lieu de soins. Tout devrait bien se passer. Non, tout VA bien se passer. Il ne peut pas en être autrement.

Détends-toi, Ambre...

Tout à coup, le rideau qui ferme le box s'ouvre d'un coup sec, la faisant sursauter. Une femme jeune apparaît, stéthoscope autour du cou.

— Bonjour, je suis le docteur Vidal. Qu'est-ce qui vous amène ?

Tout en elle est énergique : ses gestes comme sa parole. Comment fait-elle pour être aussi lumineuse à une heure pareille ? La jeune blessée en reste coite.

— Alors ? insiste la médecin après avoir jeté un œil aux documents posés sur la desserte, à côté d'un ordinateur portable.

— C'est ma cheville, réagit enfin Ambre en la désignant. Je ne sais pas si elle est foulée ou cassée.

— Eh bien, on va regarder ça.

Accroupie, la médecin relève le bas du pantalon. La jeune femme focalise son attention sur le chignon serré qui retient de longs cheveux noirs. Jusqu'à ce qu'un cri lui échappe.

— J'allais vous demander si c'était douloureux ; je crois que j'ai ma réponse ! On va vous emmener faire une radio.

Il est presque 5 h du matin quand la jeune femme peut enfin quitter les urgences. Elle marche avec deux béquilles, sa cheville droite emprisonnée dans une énorme botte à scratches, et ses premiers pas sont laborieux. Nul doute que petit à petit, elle va s'habituer, trouver son rythme. Mais pour l'instant, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas très efficace. Et tout est compliqué. À commencer par le passage de la double porte battante qui conduit dans le hall d'accueil.

Après un instant d'hésitation, elle s'approche à ras de la porte, pousse l'un des deux battants avec l'une de ses béquilles, ménageant un espace suffisant pour s'y glisser avant de se décaler sur le côté pour que la porte une fois libérée ne vienne pas la frapper.

Eh ben, ça promet...

L'espace qui lui fait face est vide. Il n'y a plus personne sur les chaises. Évidemment, elle devait s'y attendre. Son chauffeur lui avait bien dit qu'il l'attendrait, mais il ne pensait sans doute pas que ce serait si long. Comment lui en vouloir ? Il a déjà eu la gentillesse de l'amener ! Pourtant, la jeune femme est déçue. D'elle-même, elle ne lui aurait jamais demandé de l'attendre, mais comme il l'avait proposé...

Avec un soupir, elle reprend sa progression. De toute façon, il va bien falloir qu'elle s'habitue à se déplacer avec ce harnachement, alors le plus tôt sera le mieux. Et puis, cela pourrait être pire. En l'occurrence, le tramway s'arrête juste devant le bâtiment. Et vu l'heure, elle ne devrait pas avoir à attendre longtemps.

Alors qu'elle se dirige péniblement vers l'extérieur, des bruits de pas résonnent derrière elle.

— Où est-ce que tu vas comme ça ?

C'est l'homme qui l'a amenée. Il a dans la main une tasse de café, dont l'odeur fait frétiler les ailettes du nez de la jeune femme.

— Tu en veux un ? demande-t-il.

Et comme elle secoue la tête d'un air gêné, il insiste.

— Le distributeur est juste là, fait-il en indiquant du menton un espace qu'elle n'avait pas remarqué. Alors ? Long, court ? Sucré, pas sucré ?

C'est plus fort qu'elle : le café, c'est sa drogue, elle en boit du matin au soir.

— Long, sans sucre, s'il vous plaît.

L'homme s'est déjà éloigné. Indécise, elle l'attend. De toute façon, le temps qu'elle le rejoigne, à sa vitesse d'escargot, la boisson sera déjà prête.

Nouveau moment de gêne lorsqu'il revient : comment porter cette tasse de café avec les deux mains prises par les béquilles ?

— Viens, on va s'asseoir, dit-il. De toute façon, maintenant, ça ne vaut plus le coup d'aller se coucher. Autant prendre notre temps.

Avisant les chaises les plus proches, la jeune femme s'élance. Déjà, elle se sent moins gauche. Finalement, ça ne va peut-être pas être si compliqué de se déplacer avec tout cet attirail.

L'homme la laisse s'installer avant de lui tendre le précieux breuvage.

Elle le remercie et savoure une première gorgée, les yeux à demi fermés. Enfin un moment de détente.

— Je suis désolée, j'ai pourri votre nuit.

Il grimace.

— Et moi, je crois que je t'ai pourri bien plus que ça. Tu vas le garder combien de temps, ton truc, là ?

— Deux semaines pour commencer. Après, on verra.

— C'est cassé ?

— Non. Un tendon déchiré. Ça devrait se remettre

tout seul. Il faut juste que je fasse gaffe. Me mettre au repos complet.

Le soupir qui suit cette phrase est assez clair : ce n'est pas dans ses habitudes.

Pendant quelques instants, tous deux sirotent leur café, perdus dans cet entre-deux où noctambules et lève-tôt se croisent. Elle apprécie d'avoir retrouvé un peu de sérénité : finalement, tout s'est bien passé. Ce passage à l'hôpital n'aura pas été traumatisant. Lui est vaguement nauséux de sa nuit blanche : ce n'est pas pour rien qu'il en est à son troisième café depuis qu'ils sont arrivés.

— Je m'appelle Vincent, lance-t-il tout à coup en se tournant vers elle. Et toi ?

— Ambre.

Il hoche la tête.

— C'est joli. Pas courant. J'espère que ça ne te dérange pas que je te tutoie. C'est venu comme ça, parce que... Ben, tu pourrais être ma fille, en fait.

Elle sourit.

— Non, ça va.

Elle ne saurait pas bien dire pourquoi ni comment c'est venu, mais elle se sent bien avec lui. Rassurée. Le fait qu'il l'ait attendue lui a mis du baume au cœur. Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de tomber sur un inconnu serviable et bienveillant.

— On y va ? demande-t-il après qu'elle a bu sa dernière gorgée de café.

— On y va.

Prendre appui sur les béquilles, avancer le pied gauche et recommencer. L'opération devient de plus en plus facile au fur et à mesure des mètres parcourus.

— Attends-moi là, dit-il dès qu'ils ont rejoint l'extérieur. Je vais chercher la voiture.

Il s'en faut de peu que la jeune femme le regrette : elle était bien partie pour trouver son rythme de croisière avec son nouvel appareillage. Tandis qu'elle lève les yeux vers

le ciel qui se colore des lueurs de l'aube, elle sourit. Tout bien pesé, cette nuit aura été sympa. Elle n'aura eu affaire qu'à des gens bien.

Avec l'arrivée du jour, les rues commencent tout doucement à s'animer. Malgré tout, ils trouvent facilement une place de stationnement juste devant l'immeuble où elle habite.

— Tu es à quel étage ?

— Troisième.

— Avec ascenseur ?

— Non, sans.

— OK, je t'accompagne, alors.

Et avant qu'elle ait pu protester, il est déjà dehors.

— Vous voyez, je peux me débrouiller toute seule, dit-elle lorsqu'ils arrivent devant la porte de son appartement.

— J'ai vu, mais j'étais plus tranquille comme ça.

Et puis, surtout, maintenant, il a vraiment la sensation d'être allé au bout. D'avoir fait tout ce qu'il fallait pour réparer sa connerie. Même s'il n'avait pas bu au point d'être saoul, Vincent n'est pas fier de lui.

Devant Ambre qui a sorti son trousseau de clés de son sac, il ressent un moment de flottement. Il est temps de la laisser.

— Bon, eh bien, repose-toi.

Il hésite un peu, puis fouille dans la poche intérieure de sa veste pour en sortir une carte de visite.

— Si tu as besoin de mes coordonnées pour l'assurance, grimace-t-il avant de la saluer d'un signe de tête.

Trente ans plus tôt.

Casque à la main, Vincent Mendez dévale l'escalier de la maison familiale.

— Je me casse ! lance-t-il depuis le hall. M'attendez pas pour manger, je serai avec les autres !

Avant que quiconque ait pu réagir, la porte a claqué. Sa mère Martine jette un regard par la fenêtre : elle a juste le temps de le voir enfourcher son BMX² et démarrer à fond de cale. Elle pousse un long soupir : c'est plus fort qu'elle, elle ne peut pas s'empêcher d'appréhender l'accident. Pourtant, avec la moto de son mari, elle devrait être rodée. Mais justement ! Si Antonio est toujours passé entre les gouttes, le souvenir de leurs nombreux passages à l'hôpital pour rendre visite à des copains blessés est toujours vif. Et force est de constater que Vincent n'est pas le garçon le plus prudent qui soit.

Mais bon, qu'est-ce que la prudence pour un adolescent de 16 ans ? Au moins, il met son casque ! Ce n'est pas le cas de tous.

Debout sur ses pédales, penché en avant, l'adolescent en question donne toute la puissance dont il est capable. Se faufilant entre les voitures, utilisant les raccourcis offerts par de minuscules venelles réservées aux piétons, il se grise de sa vitesse et de ses dérapages lorsqu'il doit prendre un virage à angle droit. L'adrénaline monte en lui. Ce n'est pas comme lorsqu'il fait la course avec quelqu'un d'autre, mais ça y ressemble furieusement.

C'est pour ça qu'il a opté pour le BMX aujourd'hui. Au départ, il avait prévu de rejoindre ses copains en skate,

² Vélo tout-terrain.

tranquille. Mais l'appel des sensations fortes l'a emporté.

La présence d'un petit enfant sachant à peine marcher le fait pourtant ralentir. Un peu.

— Danger public ! hurle la mère du bambin, terrorisée a posteriori.

L'adolescent grimace, puis se marre.

Ça va, je maîtrise ! Pas la peine de gueuler !

Enfin, le skatepark se profile devant lui. Une dernière accélération, et il s'arrête dans une gerbe de sable au ras des pieds de deux garçons assis sur un muret qui lui jettent un regard blasé.

— C'est maintenant que t'arrives ?

— Et Seb, il est pas là ? se contente-t-il de répondre.

Assis sur sa selle, Vincent a enlevé son casque et l'a glissé sur son guidon. D'une main, il ébouriffe ses cheveux, tout en lançant un regard interrogateur aux deux autres. L'un des deux désigne du menton l'autre extrémité du skatepark, là où démarre un sentier qui mène à une espèce de circuit de bosses qui s'est créé de façon anarchique dans un terrain vague.

— Il s'entraîne pour sa course.

Vincent fait la moue. Il ne le reconnaîtrait pour rien au monde, mais il est sacrément jaloux. Pourtant, Sébastien est son meilleur ami. Depuis leur entrée en sixième. Mais il a le droit de faire de la compétition, alors que lui, non : ses parents refusent. Ils ont argué du coût, mais l'adolescent n'y croit pas. C'est juste un prétexte. En fait, ils n'ont pas envie de le suivre. De l'accompagner dans les déplacements que cela impose de participer à des courses.

Cela dit, Seb n'y est pour rien ! Alors, Vincent renfile son casque et se remet à pédaler.

Le trajet est vite avalé et lorsqu'il débouche sur le circuit, il se rend compte qu'il y a tout un groupe en train de se tirer la bourre. Les yeux plissés, il cherche son pote du regard et repère très vite un maillot vert pomme qu'il connaît bien. Sébastien est au coude-à-coude avec un type

en rouge, encore plus grand que lui, ce qui n'est pas courant vu son mètre quatre-vingt-dix, et que Vincent ne reconnaît pas.

Tous deux s'envolent sur une bosse. Mais là où son ami se contente de maîtriser sa trajectoire pour repartir de plus belle dès que ses roues ont à nouveau touché le sol, l'autre s'amuse à faire des figures en l'air. Tant et si bien qu'il finit par se faire distancer.

Quand Sébastien s'arrête finalement devant Vincent, il a largué tout le monde et c'est avec un grand sourire qu'il se débarrasse de son casque pour faire un check à son meilleur ami.

— T'as vu qui c'est, le boss ?

— J'ai vu. Mais bon, j'étais pas sur la piste, non plus !

— On y retourne ? lance alors un des autres. On a une revanche à prendre !

Vincent observe les nouveaux venus. Ils sont une demi-douzaine. Des inconnus. Qu'est-ce qu'ils foutent ici ? D'où est-ce qu'ils sortent ?

Le grand qu'il a déjà repéré l'apostrophe.

— Tu viens aussi ? Histoire de voir ce que t'as dans le ventre. Parce que... t'as du beau matos, mais ça fait pas tout !

L'adolescent ne dit rien. Il baisse les yeux sur son vélo. Du beau matos, comme dit l'autre : le plus gros de son argent de poche, et surtout de ce qu'il gagne en faisant des petits boulots, passe dans le BMX. Parce que s'il n'a pas le droit de faire de compétition pour l'instant, il a bien l'intention de s'y mettre dès qu'il n'aura plus besoin de l'autorisation de ses parents. Il a déjà regardé le calendrier des deux prochaines années : ses 18 ans, il les aura un vendredi. Avec un peu de chance, dès le dimanche suivant, il pourra participer à sa première course !

En attendant, il s'entraîne autant qu'il peut. Il a même convaincu son père de remonter le banc de musculation

qui traînait en pièces au fond du garage. Le soir, après les cours, il fait souvent des séances. Et puis, il court aussi. Pour le cardio. Bref, il fait les choses sérieusement. Et pour rouler avec Sébastien depuis qu'ils ont découvert ce sport, il sait qu'il est loin d'être ridicule sur la piste.

Le défi que le nouveau venu lui lance indirectement ne lui fait pas peur. En revanche, il l'agace. Comme tout ce qui vise à montrer aux autres qui pisse le plus loin. S'il s'est permis de titiller son ami sur son absence, c'est pour plaisanter. Justement parce qu'il sait que Seb n'est pas plus adepte que lui de ces concours de virilité. Mais il faut croire que l'autre a tout pris au premier degré.

Cela dit, s'il est là, c'est bien pour rouler, pas pour rester au bord de la piste. Alors, il se contente d'enfiler son casque sans répondre.

Aussitôt, tout le monde se met en place, roues avant à peu près alignées comme sur une ligne de départ. Vincent et son ami sont côte à côte, en milieu de piste : ce qui les intéresse vraiment, c'est de rouler ensemble. Sans compter qu'a priori, de ce qu'ils ont vu, leurs adversaires du jour ne sont pas tout à fait aussi rapides. Mais ces derniers doivent découvrir les lieux puisqu'ils ne les ont jamais vus.

— Go ! lance soudain celui qui se trouve à la gauche de Vincent.

Et aussitôt, il appuie sur sa pédale, grillant de fait tout le monde au démarrage. L'adolescent réprime un mouvement d'énervement et se jette dans la course, sourcils froncés, le regard rivé sur le maillot rouge qui le nargue, quelques mètres devant. Il n'est pas mauvais, l'animal, et le peu d'avance qu'il a pris sur ses concurrents lui permet de mieux choisir ses trajectoires. Mais les deux habitués des lieux n'ont pas dit leur dernier mot.

Sur le bout de ligne droite qui précède une enfilade de bosses, Vincent donne toute sa puissance et du coin de l'œil, il se rend compte que Sébastien fait de même, s'écartant de lui. Tant et si bien qu'au moment d'avalier la

première, tous deux encadrent leur challenger du jour.

L'adrénaline pulse dans les corps et la poussière s'envole. On n'est pas sur une vraie piste, alors il faut composer avec les nids de poule et les touffes d'herbe qui ont réussi à survivre aux passages répétés des pneus. Le fait de bien connaître les lieux donne un avantage certain aux deux amis : ils peuvent anticiper les pièges, prévoir leur trajectoire en conséquence. Là où le nouveau venu se retrouve freiné par une plaque de sable, tous deux accélèrent de plus belle en passant sur le côté.

Tant et si bien qu'à l'arrivée ils se retrouvent de nouveau côte à côte, loin devant les autres.

À peine ont-ils le temps d'échanger un regard complice et satisfait que le garçon au maillot rouge les interpelle.

— On voit que vous connaissez le terrain par cœur !

Le ton est plein d'ironie, pour ne pas dire moqueur.

— Ouais, mais ça va pas durer, enchaîne un autre. Nous aussi, on va devenir les boss du quartier. Et alors, on verra bien qui est vraiment le meilleur !

S'ensuivent encore quelques remarques du même tonneau avant que le grand type au maillot rouge reprenne la parole.

— Allez, les gars, on se casse !

Aussitôt, tous les autres obtempèrent, et c'est dans un concert de « Salut ! » que le groupe s'éloigne. Non sans un dernier regard narquois de celui qui a l'air d'en être le chef.

Quand, quelques secondes plus tard, tous disparaissent de l'autre côté du terrain, Vincent pousse un soupir de soulagement. Ce genre d'ambiance pleine de provocations, il connaît. Il a grandi dedans, mais n'a jamais réussi à s'y conformer. Enfin, il a appris à faire comme si. À se fondre dans la masse pour préserver sa tranquillité. Mais de là à y être à l'aise...

— Tu sais d'où ils sortent ? demande-t-il.

Sébastien secoue la tête.

— Non. Ils étaient là quand je suis arrivé. Je leur ai rien demandé. Mais c'est top de voir débarquer des nouveaux : ça va permettre de mieux s'entraîner.

C'est une façon de voir. Que Vincent ne partage pas vraiment.

Enfin, il pourrait la partager. Si les nouveaux en question étaient différents. Là, il ne les sent pas. Surtout celui avec le maillot rouge. Instinctivement, il s'en méfie.

— On y retourne ? reprend son ami.

— Ouais ! J'ai tout mon temps : j'ai prévenu que je rentrerais tard.

Cette fois, un grand sourire barre son visage. Au côté de Seb, rien ne subsiste hormis le plaisir de la course.

Aujourd'hui

Lorsqu'il passe les portes de l'immeuble dans lequel il travaille, Vincent Mendez sait déjà que la journée va être longue.

Un peu comme cette nuit !

Une espèce de ricanement lui échappe, faisant lever la tête à l'employée qui gère l'accueil. Il la salue d'un signe de tête et se dirige vers l'ascenseur. Après avoir raccompagné Ambre chez elle, il est rentré à son appartement. Crevé. Il a eu un moment de flottement, hésitant entre se coucher et rester debout. Finalement, la première option l'a emporté. Il devait aller travailler, bien sûr, mais comme ses horaires sont assez libres, il pouvait se permettre de dormir deux ou trois heures avant. Ce qui était toujours mieux que rien ! Parce que s'il y a des circonstances dans lesquelles son corps lui rappelle son âge, c'est bien quand il a passé une nuit blanche...

Au bout de deux heures et demie, la sonnerie de son réveil l'a arraché non sans mal à un sommeil de plomb. Le temps de prendre une douche froide pour remettre ses neurones en marche, et il a sauté dans sa voiture. S'est arrêté en double file devant la boulangerie du coin de sa rue pour faire le plein de cookies aux pépites de chocolat noir.

En arrivant dans son bureau, son premier geste, après avoir allumé son ordinateur, est d'aller se servir un café. Le premier d'une longue série, à n'en pas douter !

— T'as décidé de la jouer bad boy ? lance tout à coup une voix derrière lui.

L'homme qui l'interpelle a une bonne cinquantaine

d'années. C'est lui qui dirige le service de Vincent et il a une vision tout ce qu'il y a de plus traditionnelle de ce que doit être l'allure d'un conseiller financier. Veste et cravate obligatoire, joues glabres de préférence. Le port de la moustache ou de la barbe est tolérable, mais certainement pas l'entre-deux.

Le temps de comprendre à quoi son supérieur fait référence, Vincent passe une main sur son menton. C'est vrai qu'il ne s'est pas rasé. Pas le temps. D'ailleurs, il n'y a même pas pensé. Mais bon, ses poils ne poussent pas vite au point qu'il mérite ce genre de remarque. Il hausse les épaules.

— J'ai passé une partie de la nuit aux urgences, le réveil a été difficile ce matin.

L'autre lui jette un regard soupçonneux. Manifestement, il ne le croit qu'à moitié. Pourtant, il n'insiste pas, se contentant de lancer :

— Tu m'arranges ça pour demain !

De nouveau seul, le quadragénaire glisse un morceau de sucre dans son café. Hésite, puis s'empare finalement d'un second. C'est trop, mais à circonstances exceptionnelles décisions exceptionnelles. Quelques glucides en plus ne peuvent pas lui faire de mal. Enfin... Ils vont peut-être l'aider à faire face aux heures qui suivent.

De retour dans son bureau, Vincent s'installe dans son fauteuil et ouvre son logiciel de messagerie.

Sur son planning, la liste des rendez-vous de la journée s'affiche. Des clients de longue date, âgés pour la plupart, qu'il a pris l'initiative de contacter pour « faire le point sur leurs finances » selon l'expression consacrée. Entendez par là : trouver le moyen de leur refourguer un produit financier dont ils n'ont pas besoin, mais qui permettra à la banque d'augmenter son chiffre d'affaires.

Passionnant. Et très éthique, surtout.

Enfin, les choses sont ce qu'elles sont. Et Vincent, comme tous ses confrères, a des objectifs à atteindre. Une

quantité de produits à vendre. Ce qui oriente son discours vis-à-vis des clients, ce n'est plus (depuis bien longtemps !) l'intérêt de ces derniers, mais celui de l'entreprise pour laquelle il travaille. Avec ces chiffres en ligne de mire, ce qui compte, c'est de vendre. Alors, il s'adresse en priorité aux personnes les plus influençables. Pas par volonté délibérée de sa part, mais parce que ce sont les consignes qu'il a reçues.

Les critiques ou les réserves que lui-même ou l'un ou l'autre de ses collègues ont pu émettre par le passé ont été balayées de façon tout ce qu'il y a de plus laconique.

— Nous ne mettons un canon sur la tempe de personne. Les clients signent de leur plein gré. C'est leur décision, pas la vôtre.

Bref, dormez sur vos deux oreilles, braves gens.

Certains y arrivent très bien. D'autres ont fini par changer de boulot. D'autres encore, biberonnés à ces pratiques dès le début de leur formation, ne se posent tout simplement aucune question et appliquent les seules règles du jeu qu'ils aient toujours connues.

Et lui dans tout ça ?

Lui n'a de toute façon jamais été intéressé par la banque. Il y est arrivé par hasard, parce que c'est le premier truc qu'il a trouvé après son BTS Technico-commercial. Pas la meilleure porte d'entrée, d'ailleurs, mais son père connaissait quelqu'un qui travaillait dans les ressources humaines du groupe, alors c'est passé comme une lettre à la poste.

C'était un quart de siècle plus tôt. Autant dire que depuis, de l'eau a coulé sous les ponts. Des collègues sont arrivés, partis, ont pris leur retraite, voire sont morts. Et lui est toujours là. Toujours à surnager entre désintérêt et fatalisme : pour quitter cet endroit, encore faudrait-il trouver une bonne raison. Pour l'instant, ce n'est pas le cas. Alors, il laisse sa vie dériver comme une plaque de banquise, au gré de courants dont il ne maîtrise rien.

Avec un soupir, il décroche le téléphone qui orne son bureau. Vestige d'une autre époque.

La voix de la fille de l'accueil résonne dans le combiné.

— C'est Vincent. Tu peux faire monter mon premier rendez-vous.

Et dès qu'il a raccroché, il finit d'une traite son café sucré. Maintenant, il n'y a plus qu'à enclencher le mode automatique jusqu'à 18 h.

Debout dans l'entrée de son appartement, Ambre prend le temps de détailler la carte de visite qu'on vient de lui remettre. « Vincent Mendez – Conseiller financier ». Suivent des numéros de téléphone et le logo d'une banque bien connue.

Le premier réflexe de la jeune femme est de jeter le bout de carton à la poubelle.

Qui, de nos jours, utilise encore des cartes de visite ? Ça doit être la première fois qu'on m'en donne une !

Mais quelque chose la retient. Quelque chose de l'ordre du : et pourquoi pas ?

Cet homme, Vincent, a fait montre d'une générosité et d'une bienveillance pas si courantes, finalement. Il l'a aidée et s'est préoccupé d'elle (suffisamment pour passer une partie de la nuit dans une salle d'attente, ce qui n'est pas, il faut bien le dire, l'activité la plus enthousiasmante qui soit...) sans rien attendre en retour. Autant dire que c'est le genre de rencontre qui redonne foi en l'humanité.

Alors, rien que pour conserver une trace tangible de ce moment, pour être sûre de ne pas avoir rêvé, elle choisit de garder sa carte. Va même jusqu'à la placarder sur son frigo, maintenue en place par un aimant aux couleurs de l'arc-en-ciel. Surtout que, comme il l'a précisé, il va y avoir des questions d'assurance à régler.

Et maintenant ?

Après cette nuit mouvementée, la jeune femme n'aspire qu'à une chose : dormir ! Armée de ses deux béquilles, elle se dirige vers sa chambre. Mais alors qu'elle rêverait de pouvoir se laisser tomber sur son lit, comme elle le fait toujours, elle n'arrive qu'à s'asseoir précautionneusement au bord du matelas. L'énorme botte

qui orne son pied droit la nargue. Non seulement il va falloir qu'elle arrive à dormir avec ce truc accroché à la jambe, mais auparavant, elle va devoir trouver le moyen de se déshabiller sans l'enlever...

À l'hôpital, on a d'ores et déjà découpé son jean. C'était ça ou l'enlever. Elle n'allait tout de même pas sortir de là en culotte ! Sans compter que vu l'enflure de sa cheville et son incapacité à la plier, il n'était même pas sûr qu'elle puisse faire passer la jambe de son pantalon autour de sa blessure. Bref, son jean est fendu jusqu'à son genou. Mais il s'avère que ce n'est même pas suffisant.

De toute façon, au point où il en est, un peu plus un peu moins, ça ne change pas grand-chose...

Ayant extirpé une paire de ciseaux de son placard, elle s'en empare, puis, prenant appui sur le mur pour ne pas perdre l'équilibre, entreprend de continuer la découpe de son pantalon jusqu'à l'entrejambes. Cette fois, il n'est même plus possible d'imaginer transformer son jean en short. Une seule issue s'offre à lui : la poubelle ! Tant pis : au moins, le résultat recherché est atteint : elle arrive à l'enlever.

Dans la salle de bains, elle finit de se déshabiller, se rince le visage, se lave les dents, et enfile un long tee-shirt. Enfin, elle peut se coucher !

Au moment d'éteindre son téléphone portable, elle se reprend. Après une nuit pareille, et surtout avec son nouvel équipement, difficile d'envisager d'aller en cours le lendemain. Surtout qu'en fait de cours, il s'agit de prises de vues pour le projet sur lequel elle travaille dans le cadre de son école de photographie. Alors, autant décaler l'heure de son réveil. Après quelques minutes de réflexion, elle décide de le mettre malgré tout relativement tôt : quand la sonnerie retentira, elle préviendra sa binôme qu'elle ne peut pas venir... et puis elle se rendormira. Après avoir aussi informé le cinéma dans lequel elle travaille qu'elle ne va pas pouvoir assurer ses heures pendant une semaine.

Tout cela étant posé, enfin allongée, Ambre se laisse aller à un long soupir de satisfaction. Aucun plaisir ne vaut vraiment celui de se retrouver étendu de tout son long sur son matelas. Surtout quand on a attendu ce moment pendant la moitié de la nuit !

Épuisée par les émotions des dernières heures, la jeune femme ne tarde pas à sombrer. Même pas dérangée par le poids accroché à son pied.

— Aïe !

Il est 7 h 30. Tirée du sommeil en sursaut par la sonnerie de son réveil, Ambre s'est jetée sur le côté pour l'éteindre et sa blessure s'est rappelée à son mauvais souvenir. Pour un peu, elle se serait tordu le genou.

Manquerait plus que j'aggrave mon cas et que je me retrouve avec toute la jambe immobilisée...

Les événements de la nuit ayant repris toute la place dans son esprit, elle s'empare de son téléphone et procède aux appels qui vont lui permettre de se libérer pour la journée. Et pour les suivantes. Aussi bien du côté de sa binôme à l'école que de celui de son employeur, la réaction est unanime : elle les « fout dans la merde ». Comme si elle le faisait exprès... Elle qui s'apprêtait à s'excuser de leur faire faux bond est à deux doigts de les envoyer promener.

Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Que ça me fait plaisir de me retrouver coincée avec ce truc au bout de la jambe ?

Sa semaine d'arrêt terminée, Ambre doit retourner travailler. Cette perspective l'inquiète un peu, il faut bien le dire. Pas tant pour le travail en lui-même. Employée dans un cinéma, elle assure la vente des tickets et des friandises à l'accueil. Ce n'est pas quelque chose qui impose beaucoup de déplacements. Dans l'espace restreint entre sa caisse et les rayons de sucreries, elle n'aura même pas besoin de ses béquilles : quelques pas à cloche-pied lui suffiront pour se débrouiller. Mais ce sont les trajets qui risquent de poser problème. Surtout pour le retour.

Comme le jour où Vincent Mendez l'a renversée, elle termine souvent tard. Après la dernière séance. Le vendredi et le samedi, il y a encore des métros, mais les autres jours de la semaine, ils s'arrêtent à minuit. Trop tôt. Ce n'est pas qu'elle habite si loin, mais tout de même : en temps normal (entendez par là, avec deux jambes valides), il lui faut marcher vingt minutes pour rentrer chez elle. Avec ses béquilles, ce sera plus. Et surtout, ce sera plus fatigant. Notamment au début. Heureusement, elle ne travaille pas tous les soirs : ce n'est qu'un job d'appoint pour lui permettre de financer en partie ses études. En partie seulement : le plus gros des frais (comme la location de son appartement) est pris en charge par ses parents. Mais la jeune femme ne voulait pas dépendre totalement d'eux. Elle a sa fierté ! Et ses propres besoins, qu'elle veut pouvoir combler de façon autonome.

Pour cette journée de reprise, au moins il ne pleut pas. Le ciel est menaçant depuis la fin de la matinée, mais les nuages gorgés d'eau, distendus comme des ballons de baudruche, n'ont pas éclaté. C'est un soulagement. Parce qu'avec les mains prises par les béquilles, impossible de

tenir un parapluie au-dessus de sa tête.

Sans compter que se déplacer à cloche-pied sur un sol mouillé, ça ne doit pas être de la tarte...

Avec ce handicap, aussi léger que temporaire, c'est tout un champ de difficultés qui apparaît aux yeux de la jeune femme. Comme quoi, tant qu'on n'est pas confronté à une situation, malgré toute sa bonne volonté, on n'a aucun moyen d'en comprendre les tenants et les aboutissants. C'est une leçon à garder en tête. Pour les jours où la révolte, la colère et la peur sont trop fortes. Ne jamais oublier que comme on dit, les autres ne peuvent pas marcher dans ses chaussures.

Arrivée de bonne heure, Ambre se rend dans le bureau de sa directrice.

— Ah oui, quand même ! s'exclame cette dernière lorsqu'elle la voit. Il n'y avait pas plus encombrant ?

La jeune femme hausse les épaules. Elle a eu le temps de s'habituer à la taille de sa botte. Appris à composer avec son volume. À se doucher sans faire pénétrer de l'eau à l'intérieur. À dormir sans trop bouger, elle qui en temps normal tourne et retourne sur elle-même avant de sombrer dans le sommeil. Mais elle se souvient avoir eu peu ou prou la même réaction lorsqu'elle a découvert l'engin aux urgences.

— J'ai vu avec Redouane, reprend la femme. Tant que tu vas marcher avec des béquilles, il fera la fermeture tout seul. Comme ça, tu partiras assez tôt pour attraper le dernier métro.

Le soulagement envahit Ambre, en même temps que la gratitude. Un grand sourire s'étale sur son visage.

— Merci.

— Avec plaisir. C'est la moindre des choses, quand on peut trouver un moyen de s'arranger. Et puis, je serai plus tranquille.

La jeune femme hoche la tête. Son interlocutrice n'a pas besoin d'en dire plus, elles se sont comprises. Il arrive

une heure où la rue devient un espace dangereux pour une femme seule. On peut le regretter, s'en désoler, s'en indigner ou même le nier, il n'empêche que les faits sont là et qu'en attendant que les choses changent, il faut s'adapter à la situation. La directrice du cinéma a une quarantaine d'années. Elle est peut-être moins concernée désormais par le harcèlement de rue, mais elle sait ce que c'est. Les micro-agressions incessantes. Ceux qui ne veulent pas lâcher l'affaire. Les insultes qui peuvent pleuvoir sans qu'on ait même ouvert la bouche. Juste parce qu'on essaie de passer son chemin.

Cette sensation fugitive de n'être qu'une proie observée par un groupe de chasseurs, elle la connaît. La peur, les sentiments d'impuissance et de fragilité qui peuvent vous paralyser aussi.

Bien sûr, il y a des techniques pour « faire comme si ». Comme si tout cela n'existait pas. Comme si on était sûre de soi. Comme si on se sentait parfaitement en sécurité. Dans la posture, d'abord. Marcher d'un pas décidé, les épaules redressées, le menton levé, le regard fixé droit devant. Non seulement cela renvoie aux autres une image de force, mais cela agit aussi sur sa propre confiance en soi. Un vrai cercle vertueux.

Et puis, il y a toutes ces précautions, dont la plupart des hommes n'ont même pas idée, mais qu'une écrasante majorité de femmes prend de façon instinctive, automatique : éviter les chaussures bruyantes, adapter son itinéraire, tenir quelqu'un informé de son déplacement, faire mine d'être au téléphone... Parfois, même, garder son trousseau de clés à la main, l'une d'entre elles coincée entre deux doigts, juste au cas où.

Certaines aussi pratiquent la course à pied ou un sport de combat, pour mieux s'échapper ou se défendre.

En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'avec une paire de béquilles et une vitesse de déplacement limitée, on se sent rarement indestructible.

En sortant du bureau, Ambre se dirige vers son espace de travail. Redouane est là, justement, puisqu'aux heures de pointe, ils gèrent le poste à deux.

— Marianne m'a dit que tu ferais la fermeture tant que j'aurais ce truc, dit-elle en désignant son pied droit.

Son collègue grogne un assentiment indistinct. Il n'a pas l'air vraiment ravi de la situation.

— T'inquiète, tempère la jeune femme, ça devrait pas durer trop longtemps. Enfin, j'espère ! Y a rien de cassé, alors... En tout cas, merci.

— Ouais... Elle m'a pas vraiment laissé le choix, faut dire. Mais bon, ça fera un peu d'heures supp, c'est toujours ça de pris !

Trois semaines ont passé depuis l'accident. Après une énième journée inintéressante à la banque, Vincent Mendez reprend le volant de sa voiture. Et sans y avoir vraiment pensé, sans même l'avoir décidé, il prend la direction du bar dans lequel il a passé sa soirée d'anniversaire.

En passant à l'endroit où il a renversé Ambre, le quadragénaire ne peut pas s'empêcher de ralentir et de scruter les environs. La rue est relativement calme. Il y a du monde, bien sûr, comme un peu partout en ville à 18 h, mais les gens n'ont pas l'air pressés.

Normal : quand on en a fini avec le boulot, on est détendu.

Sauf quand on doit courir pour aller chercher les enfants à la garderie de l'école, à la crèche ou chez l'assistante maternelle. Mais ça, c'est une situation qu'il n'a jamais connue, alors il n'y pense même pas.

Son regard s'arrête une demi-seconde sur le cinéma qui occupe tout un immeuble. Une affiche lui saute aux yeux. Indiana Jones. Le célèbre aventurier au chapeau et au fouet serait-il de retour ? Vincent n'est pas cinéphile, alors il ne se tient pas au courant des films qui sortent, mais comme tout le monde il connaît le personnage. Ce dernier est d'ailleurs lié à l'une de ses premières expériences marquantes de cinéma : il avait 12 ans lorsqu'*Indiana Jones et la Dernière Croisade* est sorti. Pour l'occasion, il avait eu l'autorisation, pour la première fois de sa vie, d'aller assister seul à la projection. Avec des copains.

Tout en continuant sa route, il laisse défiler ses souvenirs de l'époque.

Comme de nombreux garçons de son âge, il était fan du personnage incarné par Harrison Ford. Trop jeune

pour avoir vu les deux premiers opus de la série lors de leur sortie au cinéma, il les avait découverts à la télévision. La perspective de visionner la suite sur grand écran l'enthousiasmait au plus haut point. Dans ses rêves, une fois adulte, il serait comme ce héros. Parcourrait le monde. Vivrait des aventures extraordinaires. Rencontrerait des tas de gens plus étonnants les uns que les autres. Surtout : il serait toujours en mouvement. Un homme d'action.

Presque trente-cinq ans plus tard, force est de constater qu'il a tout faux : son rythme est plus proche de celui du paresseux que de l'hyperactivité !

Autant dire que le garçon de 12 ans qu'il était alors serait franchement déçu de voir ce qu'il est devenu. Mais pourquoi ce grand écart ? Où et quand ces rêves se sont-ils perdus ?

Arrête. Tu sais très bien quand et pourquoi tu t'es rétamé la gueule...

Avec un soupir, il coupe le moteur de son véhicule. D'une main lasse, il balaie son front et pince l'arête de son nez avant de prendre une grande inspiration et de s'extirper de l'habitacle. Il vaut mieux ne pas convoquer certains souvenirs. Leur place est au fin fond de sa mémoire, bien cadénassés. Et tant pis s'il se laisse mourir à petit feu.

Après deux pintes, Vincent quitte le bar, poussé par la faim. La perspective de cuisiner le démoralisant d'avance, il s'empare de son smartphone, à la recherche de ce qu'il va bien pouvoir se faire livrer. Pizza ? Sushis ? Poke bowl ? Finalement, il opte pour de la nourriture chinoise. Une part de porc au gingembre avec des nouilles. De quoi éponger le litre de bière qu'il vient d'avaler.

Satisfait de sa commande, il démarre : le temps qu'il arrive chez lui, le livreur ne tardera pas. Le timing est parfait.

Alors qu'il est arrêté au feu rouge, presque à l'endroit

exact de l'accident, le souvenir d'Ambre l'assaille de nouveau. Comment va-t-elle ? Porte-t-elle toujours cette botte énorme qui maintenait sa cheville en place ? Il aimerait bien avoir de ses nouvelles.

J'aurais dû lui demander son numéro de téléphone.

Mais non, il n'aurait pas dû. Ça aurait même été une très mauvaise idée. En tout cas, elle aurait pu très mal l'interpréter.

En tout cas, elle-même n'a pas jugé bon de l'appeler. Parce qu'elle aurait pu, puisqu'il lui a laissé sa carte. Mais pourquoi l'aurait-elle fait ? Pour le remercier ? Elle l'a déjà fait de vive voix cette fameuse nuit. Sans compter qu'il est quand même responsable dans cette affaire... Pour lui donner de ses nouvelles ? Il n'a aucun mal à imaginer à quel point cela pourrait paraître bizarre. Pour des histoires d'assurance ? Son nom devait suffire.

Bref, il n'y avait aucune raison que cette jeune femme reprenne contact avec lui.

N'empêche qu'il aurait bien aimé. Parce que les quelques heures qu'il a passées en sa compagnie ou à l'attendre dans le hall des urgences sont à peu près les seules qui arrivent à surnager sur les eaux troubles de son quotidien. De rares moments au cours desquels il s'est senti vivant. Et il se rend compte à quel point cette sensation lui manque.

Mon vieux, va falloir reprendre les choses en main !

Venu de nulle part, un élan vital s'empare de lui. Une constatation s'impose : s'il continue comme ça, il va devenir neurasthénique. Ne l'est-il pas déjà, d'ailleurs ? Quand a-t-il ri pour la dernière fois ? Vraiment ri, pas juste ricané à une plaisanterie douteuse. Impossible de se le rappeler.

OK, il a 46 ans et ça sent le roussi. Mais bon sang, avec un peu de chance, il n'est qu'à la moitié de sa vie. Il ne va tout de même pas passer tout ce temps à attendre sans bouger le petit doigt que la mort l'emmène ?! Il doit y avoir

mieux à faire que de se morfondre.

Comme renouer avec certaines personnes...

À suivre...